

PAUL LEGRAND
DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS
(Un an)
LYON..... 8 fr.
DÉPARTEMENTS... 10 fr.

EVYARD, Dépositaire général
17, Rue des Archers, 17.
LYON

LA VIE LYONNAISE

HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SATIRIQUE ET MONDAINE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Place des Jacobins, 6.

Pour ce que rira est le propre de l'homme (RABELAIS)

HENRI BOLLÈNE
SECRETÀIRE DE LA RÉDACTION

ANNONCES & RÉCLAMES
CIEZ

PHILIPPE, place Bellecour, 10
(SEUL CONCESSIONNAIRE)

EVYARD, Dépositaire général
17, Rue des Archers, 17.
LYON

SOMMAIRE :

Chronique fantaisiste..... PHILAMINTE.
Chansons d'amour et de haine.... JEAN D'AUTREFOIS.
Nos Informations..... L'HOMME DE QUART
La Chanson du jour..... TURLUPIN.
Coins de chez nous: Le Parc..... JOANNY BONICHON.
Portraits lyonnais: M. Bessières... TRICK.
Le Jardin des Scylla (nouvelle)... A. SYLVESTRE.
Nouvelles et Échos.....
Chronique musicale..... René TYRCL.
La Huitaine dramatique..... Z...
La Soirée lyonnaise..... CASCARINETTE
L'Amour moderne..... SIR FANTAZIO.
Nouvelles à la main.....
Les Cafés-Concerts..... X.
La Vie Lyonnaise partout.....
Passe-temps hebdomadaire.....
Feuilleton: Adultère (suite)..... Jean TRIBALDY.

autres trafics; il y a quelque peu de juivoirie dans notre application actuelle de l'amour libre.

Il n'est, certes, pas donné à toutes les femmes d'avoir de l'esprit. Mais on est en droit de demander à toutes un sentiment juste de l'élégance et des belles manières. Il n'y a rien d'aussi laid que les grandes bicônes qui se sont mises au-dessus des préjugés et des conventions, et qui font de leur profession, qui n'est pas sans tristesse ni sans grandeur, une petite affaire tarifée, avec prix courant et cote, et qui calculent les hôtels qu'elles pourront acheter, bon an mal an, quand l'heure sera venue pour elles de passer dans la réserve des vieilles gardes.

Il n'y a plus rien d'aventureux ni d'amusant dans la vie des courtisanes. Elles seront bientôt pot-au-feu comme nous, et elles commencent à faire leur « persil » comme nous faisons notre marché. Ce siècle s'embourgeoise. M^{lle} de Sombreuil est une des dernières belles coureuses pour qui les lois en sont rien et qui changent de ciel et de situation comme de costume, sans répit ni défaites intimes, dans le seul désir de voir du nouveau et de satisfaire le besoin de curiosité, qui est, je le crois bien, le meilleur argument en faveur de la vie. Ces dames se déplacent comme nous et elles ne s'habillent pas autrement que les femmes honnêtes. On les reconnaît aisément quand on a un œil exercé, parce que si haut qu'elles s'élèvent, elles dissimulent toujours imparfaitement la marque de leur naissance, et que sous leurs chapeaux dernière mode, elles laissent voir un peu leur bonnet à quinze sous d'autrefois, et, sous leurs gants, la peau rude de leurs mains qui, quelques années auparavant, servaient des hocks et essayaient les tables dans les brasseries.

Il est question de remplacer nos soirées des Célestins par... du Conseil municipal, avec intermédiaires... Ces dernières sont infiniment plus drôles.

M. Lang, directeur de l'école de la Martinière, vient de prendre l'arrêt suivant.

ARTICLE 1^{er}. — Nous continuons à nous faire de la Commission d'arrêté et de ceux qui la composent.

ART. 2. — Nous ne déguerpirons pas d'ici, attendu que nous nous y trouvons bien.



LA CHANSON DU JOUR

M. LE MAIRE.
Picornot, écoutez-moi donc !
Pour le chat de Fat, fai l's sacrifice ;
Picornot, écoutez-moi donc !
Veillez vous en aller dans le grand salon.

Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
C'est un président ! suis, socialiste ;
Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
Priez Choux de vous en aller d'embaras.

M. LE MAIRE.
Voilà Picornot, j'y vous abandonne !
Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
Celui qui transige et un vieil bête !
Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
Quand vous direz : j'y je crieraï : A bas !

M. LE MAIRE.
Picornot, écoutez-moi donc :
Faut pas faire ça, c'est fait malhonnête ;
Picornot, écoutez-moi donc :
Vous pouvez bien m'aire une concession !

Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
Celui qui transige et un vieil bête !
Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
Quand vous direz : j'y je crieraï : A bas !

M. LE MAIRE.
Choux et Picornot écoutez-moi donc :
On n'din' pas souvent avec la Présidence !
Choux et Picornot, écoutez-moi donc :
Vous verrez com' tous les plats seront bons.

Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
D'être poli, c'n'est point dans ma nature.
Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
J'y vous laisse avecoir' Carnot sur les bras !

M. LE MAIRE.
Picornot, écoutez-moi donc :
Je vous connais bien; vous êtes une âme docile,
Picornot, écoutez-moi donc :
Ne suivez pas Choux : il fait des façons !

Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas :
Qu'est-ce qu'on dirait d'main à la Guillotière ;
Non, Monsieur ! j'y vous écoute pas !
Vivez dans l'orgi' comm' les Borgias !

M. LE MAIRE.
Picornot, écoutez-moi donc :
Vous m'éviterez une mauvaise affaire.
Mon p'tit Choux, écoutez-moi donc :
Laissez-vous violer, sacré nom de nom !

Non, mon Choux, ne l'écoute pas !
Et puis dis-lui : Zut ! Ce n'est pas ton père !
Non, mon Choux, ne l'écoute pas !
Viens, nous allons rendre' compt' de nos mandats.

M. LE MAIRE.
Picornot (à Choux).
Non, mon Choux, ne l'écoute pas !
Et puis dis-lui : Zut ! Ce n'est pas ton père !
Non, mon Choux, ne l'écoute pas !
Viens, nous allons rendre' compt' de nos mandats.

Les fêtes des 8 et 9 octobre seront décidément sans éclat, MM. Picornot et Choux ayant décidé qu'ils ne sortiront pas de chez eux ce jour-là.

COINS DE CHEZ NOUS

LE PARC

A l'extrémité de la ville, là-bas, discrètement caché: le Parc.

En l'oubli des tracasseries absorbantes de tous les jours, c'est là que nous venons rafraîchir nos tempes, en de paresseuses flâneries, au fond des allées ombreuses où chantent les brises.

Le Parc, c'est notre domaine à tous, la Campagne commune. Nous prenons un intérêt très vif à la pousse de certaine plante, pâle et malade à la dernière visite, et que nous retrouvons, aujourd'hui, épanouie, en pleine floraison, comme si quelque chose de notre pitié l'eût ému et qu'à force de vouloir elle eût vaincu la consommation qui la minait.

Nous sommes chez nous ici, absolus maîtres, et, pour un peu, nous répondrions à l'ami qui nous demanderait sortant du Parc :
— D'où viens-tu ?
— Mais de chez moi, de ma « propriété », mon cher.

Avons-nous des étrangers, c'est là, toujours, que nous les conduisons, très fiers, avec une façon prétentieuse de leur dire: Connaissez-vous le Parc ?
— Non. — Comment ! vous ne connaissez pas le Parc ? c'est surprenant ! — c'est pourtant un étranger. — Une merveille absolument. Oh ! vous m'étonnez... Et, le lendemain, à la première heure, nous conduisons le pauvre ignorant « chez-nous » lui faisant un cours très détaillé sur les beautés, qu'il ignore, le malheureux...

Certes, la promenade en est exquise et ravissante : vous prenez le tramway cours Vitton, — ou ailleurs, tous les chemins conduisent au Parc, — et bientôt vous distinguez, au bord du Rhône, où des laveuses chantent, gaies comme les oiselles sur les toits gris des moulins d'alentour, se détachant, grandiose, sous l'azur du ciel à côté de ses frères d'armes les tours de bronze claironnant, un dernier et suprême appel aux survivants qui guérissent au loin. Il est bien là, ce monument d'acier, le décor grandiose.

Quand le soir tombe, quand le soleil meurt sur la montagne dans une lumineuse traînée d'or, quand l'ombre des arbres paraît s'allonger et couvrir de ses volutes cette époque triste de notre histoire, je ne sais rien de plus beau que toute cette nature apaisée qui semble se taire, elle aussi, afin de ne point troubler le rêve de cette France abimée qui, perdue dans la nuit, songe et songe debout au milieu de ces débris humains : l'espoir veille.

Ainsi donc nous y voici.

Très joli n'est-ce pas ?... Ici, grave, solennel, sur un banc, le vieux bourgeois ou l'officier retraité, toujours seuls, les jambes en croix et suivant, se perdant en volutes, la fumée de leur cigare, hument les troublantes senteurs qui montent du bois dont les massifs de roses, embellissent les mystérieux fourrés. Plus loin, toujours sur un banc — peint en vert la couleur classique — la bobonne, dont le tablier immaculé se voit au loin, écoute, les paupières abaissées, jouant du pied sur le sable du sentier, les histoires du pays, les aventures d'autrefois — le beau temps pardienne ! — que lui conte, une main sur la garde de son sabre et l'autre sur son cœur, le petit tourlourou, avec qui, jadis, en leur Auvergne, elle gardait les chèbres dans les landes en fleurs. Près d'eux, en sa robe claire de mai, ses « petons » chaussés d'escarpins plus clairs encore, le bambino fait des pirouettes. La robe blanche hélas ! est d'une couleur problématique maintenant. Mais, qu'importe, c'est si bon de parler du pays et là, surtout, sous les sapinières qui font qu'on revoit tel coin du hameau tout semblable.

Puis, ce sont les cavaliers superbes: officiers caracolant ou précédant quelque victoria magnifique emportant l'épouse ou la fiancée ou, simplement, la désirée.

Et le lac ! mon Dieu que de souvenirs n'évoque-t-il pas !
Lequel de nous, dans une barquette (à 1 fr. 50 la semaine et 1 franc le dimanche, si je ne me trompe), n'a troublé sur les « flots bleus » la quiétude des beaux cygnes de neige d'un bruit de rames, de chansons, ou de rires bruyants de femme aimée.

Tous, Lyonnais, nous connaissons l'île « Le Pont rustique » dont le passage est si dangereux... que c'est avec mille précautions qu'on double sa voûte restaurée — depuis peu — où des algues dressent leurs javelines aux frolements des libellules. Et le saule pleureur — si Musset l'eût connu celui-là — vous savez bien le saule — pleureur qui baigne dans le firmament du lac sa chevelure éplorée en dessinant une cascade. C'est là que viennent se réfugier — par les gros temps — les esquifs dont Vénus tient l'aviron et l'Amour le gouvernail. Vous la connaissez aussi, sans doute, la gazonnrière éclairée de lucioles, au milieu de l'eau, où sur une pancarte est écrite je ne sais quelle loi municipale ridicule ! Mais chut !...

J'allais oublier Martin. Oh ! celui-là, c'est le Parc vivant, la great attraction. Il m'arrive de songer, parfois, à la mort de ce pauvre ami — le mien s'entend — car, il doit être bien, bien vieux, il y a si longtemps qu'on parle de lui. Que deviendra le Parc le jour où, agonisant au fond de sa tanière, dans la tristesse de la cage désolée, son trône abandonné — le platane que vous savez son trône

— il rendra le dernier et lamentable soupir qui l'arrachera, pour jamais, à notre joie et à notre admiration ?? Quel deuil ! Que deviendront les habitués, les fervents, ceux qui, tous les jours, lui font passer, au travers les barreaux de sa prison, les gâteries qu'il aime tant ? Mais, quelle singulière idée de parler de l'avenir si triste... Suis-je absurde.

Que de choses à dire sur notre Parc. C'est sous ses ombrages que, jeunes « potaches », échappés de la géole, loin de toute surveillance tyrannique, nous avons « grillé » notre première cigarette, très dignes, la tunique dégrafée, le képi sur l'oreille, avec cette conviction qu'on est un très important personnage. Et, plus tard, par un soir de printemps, quand tout palpète et tressaille dans l'effervescence des végétations qui naissent, c'est ici, toujours, que nous avons conduit Celle qui reçut le baiser qu'on ne donne qu'une fois dans la vie et dont notre âme garde à jamais la caresse et le parfum.

Qui n'a laissé quelque lambeau de son cœur, tout au fond des verdoyantes serres, ainsi qu'en un paradis féerique, saignant aux rameaux d'un palmier où, comme les amants de Bernardin de Saint-Pierre, nous nous sommes un instant abrités dans la musique des aveux.

Le Parc, pour nous, Lyonnais, c'est notre reliquaire. Chacune de ses retraites est une page où nous retrouvons quelque chose de tout ce qui, plus tard, console et ravit.

Joanny BONICHON.



PORTRAITS LYONNAIS

M. BESSIÈRES

M. Bessières est ce que l'on appelle communément une « vieille barbe de la démocratie ». Entré depuis longtemps dans la politique militante, il a

Pris, quitté, repris la cuirasse et la haine et actuellement il est une des lumières de notre Conseil municipal.

M. Bessières a fait partie du Comité central, puis de celui de l'Alliance, puis de rochef du Central, car l'on revient toujours à ses premières amours. Est-ce à dire que ce soit un politicien sans conscience, habile aux virevoltes, susceptible d'aller de gauche à droite et réciproquement, suivant l'opportunité du moment, et ne s'orientant que dans la direction de ses intérêts. Rien n'est plus loin de ma pensée, car je ne connais pas de plus honnête homme que M. Bessières et c'est quelque chose par le temps de wilsonisme que nous traversons. Lors de l'élection d'Humbert à la Guillotière, il aurait pu, au même titre que M. Lagrange, se faire ceindre de l'écharpe parlementaire, s'il avait consenti à se substituer à Jourde qui se retirait de la mêlée. D'aucuns lui ont reproché de s'être effacé à ce moment ; je n'ai pas à discuter cet acte de sa vie publique, mais j'estime que c'est une preuve de sa modestie et de la loyauté de ses sentiments républicains. En tous cas, un vulgaire ambitieux n'eût point éprouvé les scrupules de M. Bessières.

M. Bessières est professeur au lycée, dans l'enseignement spécial ; il y occupe une situation à part, et les potaches l'y chahutent avec un entrain d'autant plus endiablé qu'il n'est pas prodigue de peines disciplinaires ; peut-être la politique, qu'il aime passionnément, a-t-elle fait quelque tort au professeur ? Je pose la question, sans tenir à la résoudre.

Au physique, M. Bessières est de taille moyenne, un peu trapu, presque obèse. Le visage large est encadré dans une barbe broussailleuse, laquelle commence à grisonner ; le nez est fort ; sur les yeux gris s'abaissent des paupières aux bourrelets rouges ; la voix est aigrelette, mais le timbre n'en est pas désagréable.

M. Bessières n'est pas un orateur, bien qu'il ait fait plusieurs conférences ; il parle lentement, sur un ton posé, et passe fréquemment la paume de sa dextre sur sa face et dans les fils de sa barbe négligée, par

CHRONIQUE FANTAISISTE

J'ai eu l'avantage, me trouvant par hasard — car je n'aime pas les villes d'eau — à Aix-les-Bains d'assister à l'arrestation de M^{lle} de Sombreuil. Les gendarmes dont c'est la profession d'être discrets avaient eu le soin de prendre pour emmener l'aventurière à la prison une voiture fermée ; mais elle, bravement, avec une pointe de fatuité peut-être, fit arrêter sur la place, et devant le public et au grand émoi de la maréchassée, abaissa la capote et se montra à tous les regards. N'est-ce pas qu'il y a là un trait de caractère et qu'il est permis de découvrir, dans les actes de celle qui révéla à M. Vergoin les joies sans mélange du collage, autre chose que de l'entêtement ?

Le langage que l'on entendait, dans ce langage de la postérité du soi français, se reproduit. Je sais qu'il y a des étroitesse de tous les fronts et que certains de nos libraires rétablissent volontiers la lettre de cachet et la Bastille, dont ils chantent tous les jours la démolition. Notre démocratie est jeune encore et a le sang bouillonnant : elle ne sait pas fermer les yeux, ni égarer sa rigueur dans les marges de la loi, qui sont larges et qui n'ont pas été faites pour rien. Elle frappe à tort et à travers, et se trompe souvent, parce qu'elle oublie d'avoir de l'esprit ; elle manque de mesure et surtout de cette ruse indulgente et sceptique, qui est la sagesse même.

Voyez ses actes dérisoires : l'histoire de M. Ferrouillat et des musulmans ; les poursuites contre le *Courrier Français*, l'accès de pudeur des juges et des gouvernements, frappant une intention morale sous un dessin qualifié obscène et s'attachant à je ne sais quelle conception mesquine de la vertu publique. On dirait vraiment que nous devenons des bigots d'une religion nouvelle : la libre-pensée, et que nous n'avons discuté les dogmes divins que pour en fonder d'autres plus étroits et dans tous les cas moins poétiques.

Mais me voici loin de mon point de départ. Donc, j'ai assisté à l'arrestation de M^{lle} de Sombreuil. Une fois le petit scandale clos et le calme revenu dans la ville des fêtes, je me suis promené seule, philosophant intérieurement, car je ne suis plus jeune et, ma foi ! j'ai le courage de mes défauts, je ratiocine volontiers. Les salons de deux cercles, quoique un peu désertés à présent, étaient encore animés par une foule bruyante et bien vêtue. Il y avait là pas mal de M^{lles} de Sombreuil ! L'été, elles font avec plaisir, elles aussi, leur villégiature ; mais elles ne s'endorment pas dans les délices du repos ; elles travaillent, elles travaillent... c'est effrayant ce qu'on aime pendant les vacances.

Je les ai regardées, bien en face, toutes celles qui étaient là, attardées loin de Paris ou de Lyon, acharnées à leur métier de marchandes de joie. Et, dois-je le dire ? Elles m'ont un peu surpris par le vide de leur conversation, par leur manque de tenue, par l'absence de cette chose qui n'a pas de nom, et qui fait les vraies courtisanes. Quand une langue invente des mots comme ceux dont nous nous servons aujourd'hui, on peut dire qu'il y a quelque avilissement dans les mœurs. Ceux qui ont inventé « le lapin » étaient de leur temps et connaissaient les femmes à qui ils avaient affaire. On peut élargir l'apophtegme de Spencer et dire « que les peuples n'ont que le langage qu'ils méritent ». Le trafic de l'amour est devenu aussi ignoble que tous les

PHILAMINTE.

Nous publierons dans notre prochain numéro une chronique fantaisiste de notre collaborateur James CROFISH.

CHANSONS D'AMOUR ET DE HAINE

*Je viens chauffer mon âme au soleil de ton cœur,
Et mes paupières ont soif d'être émerveillées
Après les soirs d'exil et les lentes veillées,
Chère mélancolique et très étrange sœur.*

*Tu me diras le charme et l'exquise douceur
De laisser au fourreau les rapières rouillées,
Et de vivre, gardant ses portes verrouillées,
Dans le renoncement chaste et l'oubli moqueur.*

*Puis, tu feras peser sur moi tes yeux sans flammes
Tantôt, et d'autres fois aigus comme des lames ;
Tes yeux muets, tes yeux rieurs, tes yeux amis.*

*Et je ne saurai plus, dans ma ferveur jalouse,
Si tu restes la sœur ou tu deviens l'épouse
Et quels baisers me sont défendus, quels permis !*

JEAN D'AUTREFOIS.

NOS INFORMATIONS

A l'occasion du voyage à Lyon de M. le Président de la République, M. Bruel, professeur à l'école de la Martinière et officier d'Académie, obtiendra un diplôme d'enseignement.

Les fêtes des 8 et 9 octobre seront décidément sans éclat, MM. Picornot et Choux ayant décidé qu'ils ne sortiront pas de chez eux ce jour-là.

02 Gobin

qu'elle saura se maintenir dans cette voie et offrira toujours aux amateurs du Café-Concert de notre ville, de bons artistes.

MACON. — La troupe de l'Eden-Concert de notre ville n'est pas inconnue en partie du public lyonnais puisque la great attraction de cet établissement est le Capitaine Henry et sa terrible lionne Saïda, dont ils ont pu admirer le travail à la salle Indienne il y a peu de temps.

M. Arrould remplacera bientôt M. Henry, que le public regrettera beaucoup.

L'orchestre laisse beaucoup à désirer, si la troupe est bonne, aussi engageons nous vivement le Directeur de l'Eden-Concert, le sympathique M. David, à l'améliorer le plus promptement possible.

Avis à qui de droit.

De la troupe, nous avons à citer encore M^{lle} Pandcha, une jeune débutante qui promet; M^{lle} Morretteau dont la voix est excellente et qui chante superbement la romance; M^{lle} Deschamps surnommée la femme vapeur, — à laquelle nous donnerons un petit conseil, celui de ne pas se presser autant et de varier un peu du geste, enfin MM. Deham Tenco, ainsi que M. Lefranc comique.

DIJON. — L'ouverture de l'Alcazar a eu lieu jeudi 20 septembre, devant un public choisi et sympathique, aussi la première soirée n'a-t-elle été qu'une série d'ovations aux artistes si remarquables engagés par le Directeur. Tout d'abord, M^{lle} Eugénie Fougère a remporté un grand succès. Elle est une chanteuse comique excentrique de valeur, et elle a pleinement conquis le public.

Que dire de M^{lle} Marguerite Gauthier, de M^{lle} Eyras, de M^{lle} Rinaldi, sinon qu'elles ont été parfaites, chacune dans leur rôle et que de même que les deux premières artistes citées plus haut, elles ont été rappelées à plusieurs reprises? Nous nous bornons, donc faute de place, à les déclarer très convenables et très bien chacune dans l'emploi qu'elles occupent.

Côté des hommes, M. Linck a su captiver son public avec son genre Libert et Ducartel et M. Brunet par sa belle voix, son cachet à la scène et surtout son entrain, a obtenu une part des applaudissements. Il convient de citer encore M. Doucieux, un bon ténor qui sort du Conservatoire de Lyon, Délobel, l'éternel Délobel, qui nous a dit deux chansons très gaies, et les gymnastes Netzer et Harrumberger.

L'Alcazar, nous promet, comme on voit, de bonnes soirées. Nous reviendrons sur cet établissement.

BESANÇON. — Casino du Jardin. Tous les soirs salle comble pour applaudir M. Arthur, jongleur-équilibriste, surnommé le roi du fil de fer aérien.

M. et M^{lle} Bianvalhin, baryton et chanteuse légère, duettistes et couple d'opérettes, tiennent avec honneur la vedette et forment un excellent quatuor avec la charmante travestie M^{lle} Baria, jouant les ingénues, et notre désopilant comique-grime, M. Maty.

M^{lle} Deschamps, romancière des concerts de Paris est tout simplement adorable, exquise de grâce et de distinction. M^{lle} Floton est une joyeuse et rutilante excentrique. Quelle verve, quel entrain! Il est malheureux pour elle qu'elle veuille changer sa situation et rentrer dans un couvent de Carmélites!!!

Sous le modeste nom Iréné il est une charmante sylphide qui nous a plu beaucoup. — M^{lle} J. Marzo est bien séduisante également, c'est une bonne comique excentrique. Bravo à l'orchestre et à l'habile maestro J. de Bligny qui nous régale tous les soirs de ses compositions.

PASSE-TEMPS HEBDOMADAIRE

Le premier classé peut dès aujourd'hui passer à la Direction où il lui sera remis une collection des Annales.

Qu'il ne se laisse pas gagner par son deuxième; Et vous, lectrice aimable, il vous faut être six; Si vous voulez trouver la clef de mon poème; Pour vous plaire pourtant, je serai moins concis; Ou bien j'aurai toujours le neuf d'être loquace; Mon huitième d'ailleurs vous offre son pouvoir; Désirant vous aider pendant que je jactasse; Vous êtes si sérieuse et si charmante à voir; Plus même que mon sept qu'admirent les touristes; Que vos nombreux attraits conquièrent tous les cœurs; Et que vous transformez en heureux les plus tristes; Par l'effet tout-puissant de vos regards vainqueurs!

Mais je vous étourdis avec ma loquacité; Pendant que vous cherchez, grâce au passe-partout; Que vous prêtez mon huit, à... mon cinq, ô ma belle; Pour des difficultés venir plus vite à bout! Allons, il faudra bien que je vous fasse grâce; Me retournerai alors du côté des malins; Que j'appellerai trois, si je les embarrasse; Et qu'entre plusieurs mots je les laisse incertains.

PRIME DU PASSE-TEMPS N° 2. Un Abonnement de Six mois à La Vie Lyonnaise.

Solution du MOT CARRÉ, N° 1. T A B A C A M A R A B A R O N A R O U N C A N N E

ONT TROUVÉ (1) : Comte de Risoor. — Nemo. — Eymard. — Bidochar. — Fernand de Rocher. — Une Blonde et une brune. — L'abbé Henri Verneuil. — C. Tacé. — Camurise — M^{lle} Anna Bourdin.

(1) Les noms des devineurs sont classés, suivant l'ordre dans lequel nous avons reçu les solutions. Il en sera toujours ainsi. Le premier classé peut dès aujourd'hui passer à la Direction où il lui sera remis une collection des Annales.

Petite Correspondance.

Fernand de Rocher, Lyon. — Nous avons nos rédacteurs attirés, mais nous serons heureux de vous compter des nôtres si cela peut vous être agréable. Envoyez vos rimes et elles seront insérées s'il y a lieu.

Louis BONALD, Lyon. — Vous n'avez qu'à passer aux bureaux du journal et l'on vous renseignera.

Georges MANIÈRE, Grenoble. — Réclamez à la poste, car l'envoi vous a été fait.

QUEREL, Lyon. — Nous vous remercions de la proposition que vous nous faites. Nous sommes aussi tout à votre disposition.

Léon SOURIS, Lyon. — Nous insérerons dans un prochain numéro. Nous acceptons volontiers votre collaboration.

Ch. TRANCHAT, Lyon. — Votre nouvelle est bonne. Elle passera dans un prochain numéro.

J. BONOT, Lyon. — Nous sommes de votre avis et nous ferons notre possible pour hâter la réalisation de nos desirs communs. Merci de vos bons souhaits pour La Vie Lyonnaise.

Paul DARGENTÈRE, Lyon. — Passez au bureau du Journal, de 3 à 4 heures, lundi, nous désirons vous voir.

UN GRENOBLOIS. — Nous mettrons votre idée à exécution car vous êtes dans le vrai Oui, nous acceptons votre collaboration. Vos vers passeront dans un prochain numéro.

A NOS CORRESPONDANTS. — La copie ne doit être écrite que sur un côté de la feuille. Les correspondances doivent arriver le jeudi matin au plus tard.

Le gérant: A. GOHIN.

IMP. P. MOUTON-ROUSSEL.

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR LA PHOTOGRAPHIE

A. MODESTE & C^{IE}

LYON. — 29, Rue Gasparin, 29. — LYON ANGLE DE LA PLACE BELLECOUR

SPECIALITÉ D'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES ET D'ACCESSOIRES

Glaces au gélatino-bromure de toutes marques. — Agrandissements. — Encadrements. — Objectifs Jerozy, Berthiot, Steinhel, Dallmeyer, etc. — Obturateurs instantanés de tous systèmes. — Papiers albuminés et sensibilisés. — Cartons. — Atelier spécial pour la construction et la préparation des appareils photographiques. — Modèles spéciaux. — Produits chimiques purs. — Papiers sensibles de toutes marques.

GLACES EXTRA-RAPIDES AU GÉLATINO-BROMURE de Ed. Beernaert, le Gand; A. Lumière et ses fils, de Lyon, et autres marques

ON DEMANDE DE BONS COURTIERS POUR LA PUBLICITÉ S'adresser Place Bellecour, 10, LYON

BOURDIN (41^e ANNÉE) DÉFENSEUR au Tribunal de Commerce, au Conseil de Préfecture et Justices de Paix. LYON. — Place des Jacobins, 6. — LYON RECOUVREMENTS LITIGIEUX M. Bourdin prend à ses risques et périls tous les frais des poursuites. (Demander le tarif.)

PAIN & PATES AU GLUTEN J.-B. GUY

LYON - 11, rue Saint-Denis

FOURNISSEUR DES HOSPICES CIVILS DE LYON & DE SAINT-ETIENNE

Table with 4 columns: PAIN (le kilo, 300 gr, 250 gr, 125 gr), PATES (en boîtes), CHOCOLAT (kil, 500 gr, 250 gr) and prices.

EXPÉDITION AU DEHORS

VENTE ET EXPÉDITIONS DE TOUTES LES

Eaux MINÉRALES NATURELLES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Ancienne Maison Hte ANDRÉ, fondée en 1827

E. MAUGUIN

SUCCESSION DE A. SANTENA

LYON, Place des Célestins, 5, et Rue des Archers, 2, LYON

Concessionnaire des EAUX D'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), 0 fr. 35 le litre en bonbonne.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX TILLEULS

1, r. Victor-Hugo (anc. rue Bourbon), et pl. Bellecour, LYON

Nous venons de traiter dans des conditions hors ligne une AFFAIRE IMMENSE de tissus pour Robes et Costumes et composée de plus de 3,000 pièces de Lainages nouveautés, unis et armures, de toutes nuances.

- List of clothing items and prices: Croisé beige trame pure laine, gr. larg., tous les tons de beige. Le mètre 0.75; Serge pure laine, larg. 1 m., toutes nuances, valant 1 fr. 50 le mètre 0.95; Pékin drapé, étoffe chaude, larg. 102, dispositions nouveautés, le mètre 1.15; Graines pure laine, article à grand succès, larg. 1 m., val. 2 fr. 50 le mètre 1.25; Beige pure laine, tous les tons, larg. 110, valant 3 fr. le mètre 1.50; Cheviotte foulée, pure laine, étoffe inusable, larg. 110, toutes teintes 1.60; Armures riches, haute nouv., disp. variées, p. laine, larg. 110, choix 1.70; Rayures cachemire tous les tons p. laine, larg. 110, toutes nuances 1.80; Drap de Reims pour peignoirs et matinées, larg. 120, disp. nouvelles 1.90; Serge de l'Inde extra fin, toutes nuances, larg. 120, valant 4 fr. 50 1.95; Cheviotte pékin pure laine, larg. 105, dernière nouveauté, valant 3 fr. 50 1.95; Biarritz pure laine, larg. 1 mètre, toutes nuances, valant 3 fr. 50, à 2.10; Pékin Casimir, étoffe nouv., pure laine, larg. 110, toutes nuances, le mètre 2.25; Cachemire, 120 c., pure laine, toutes nuances, valant 4 fr. 50, le mètre 2.50; Drap amazone pure laine, larg. 125, toutes teintes, val. réelle 5 fr., à 2.90; Molleton cachemire haute nouv., pure laine, disposit. nouvelles 3.25

Dès ce jour, Mise en Vente générale de toutes les hautes nouveautés d'Automne et d'Hiver. COSTUMES ET CONFECTIONS CORBEILLES DE MARIAGE PRIX FIXE

LA BULLY-FERRINE

EAU DE TOILETTE

Hygiénique, sans rivale, préparée avec l'eau minérale de Bully-les-Bains (Rhône), dont les éléments la rendent unique pour les soins de la peau.

FLACONS, 23 fr et 4 fr.

CHEZ LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Adresser les commandes à l'usine, à BULLY-LES-BAINS (Rhône).

AIX-LES-BAINS

MAISON DORÉE

CAFÉ-RESTAURANT

AVENUE DE LA GARE

SERVICES A LA CARTE & A PRIX FIXE || CHAMBRES & SALONS

Établissement ouvert après les spectacles et pendant toute l'année.

BULLY-LES-BAINS

PRÈS L'ARBRESLE (Rhône)

Grand diplôme, hors concours à l'Exposition des Lauréats de France à Londres, 1888

PENSION CHAMBRES

DEPUIS 4, 5, 6, 7, 5 et 9 fr. PAR JOUR 1, 2 et 3 francs PAR JOUR

Ancienne station thermale gallo-romaine

A tous vos repas buvez le CRISTAL-BULLY (source Barthélemy), apéritive, digestive, reconstituante, ne décomposant pas le vin.

LA CAISSE DE 30 BOUTEILLES 5 francs. LA CAISSE DE 60 BOUTEILLES 9 francs.

Ecrire directement aux Sources.

STAND. — JEUX DIVERS. — MUSIQUE.

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LE DÉTAIL :

Rue Vaubecour, 20. — LYON

PUBLICITÉ GÉNÉRALE SUR LES CARTONS DES JOURNAUX ILLUSTRÉS DE PARIS, ETC.

Les Sous-Main, L'AGENDA MÉDICAL, L'Album illustré de LYON et des Départements limitrophes, 10, Place Bellecour, 10, LYON

AGENCE D'ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DE FRANCE & DE L'ÉTRANGER : POLITIQUES, SCIENTIFIQUES, INDUSTRIELS, DE MODES, ETC.

F. PHILIPPE, fils, Directeur, seul concessionnaire des Annonces et Réclames de la VIE LYONNAISE, 10, Place Bellecour, 10.

La VIE LYONNAISE est en vente : DANS TOUS LES KIOSQUES ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL

un mouvement régulier de haut en bas, que tous ceux qui le connaissent ont remarqué. Sa mise, est toute démocratique : le col de sa chemise mal empressée a des froncements irrités, et la cravate insuffisamment assujettie s'en échappe, pour vagabonder dans le cou.

Au Conseil municipal, M. Bessières est membre de la Commission de l'instruction publique; il a souvent combattu M. Gaillon, mais il n'en est point l'adversaire systématique. Il comprend certainement que la position du maire n'est pas toujours enviable, que l'on fait quelquefois, comme l'a dit saint Paul, le mal que l'on ne veut pas, mais qu'il est plus malaisé de faire le bien que l'on désire. J'incline à croire que nous en sommes tous là, dans les divers partis, que nous avons en vue l'intérêt public — je parle de ceux qui ne recherchent pas le leur d'abord — mais qu'en l'espèce, c'est le choix des moyens, qui est épineux, et qu'il coulera encore de l'eau sous la passerelle Morand avant que l'on ait institué un Corps électif qui n'offre aucune prise à la critique de ceux qu'il administre.

TRICK.

LE JARDIN DES SCYLLA

(NOUVELLE)

I

Il faudrait cependant se pourvoir d'un accoucheur, dit M. Potager en posant sa serviette sur la table.

Sa belle-mère, madame Scylla, bondit comme une panthère blessée et frappa la table d'un tel coup de poing que ses deux filles cadettes, belles-sœurs du préopinant, Agathe et Dorothee, eurent tout le devant de leur corsage abîmé de café.

— Un accoucheur, s'écria la pétulante dame. Un accoucheur, monsieur Potager! Un homme, un manipulateur sacrilège prenant auprès de mon Elodie des libertés...

— Mon Dieu, dans un pareil moment... hasarda le pauvre homme.

— Taisez-vous, impudique! Pas de détails devant d'honnêtes jeunes filles! Sortez, Agathe! Sortez, Dorothee? Allez nettoyer vos robes, mes enfants.

Et quand les deux vierges, diverses de teint et de visage, eurent obéi en faisant la moue, — car elles étaient fort curieuses du drame qui s'allait passer dans leur famille :

— Il faut que vous n'avez pas une goutte de sang dans les veines, monsieur Potager, pour pouvoir supporter cette idée! Je conçois qu'un homme ne soit pas jaloux d'un être. Mais de là à admettre certaines choses! Non! vous n'y avez pas réfléchi. Vous avez méconnu la pudeur d'Elodie. Vous avez oublié que ceux de ma race sont porteurs d'un secret vivant qu'on ne saurait décemment confier à un être d'un autre sexe.

— Avec ça que les femmes gardent mieux les secrets que...

— Taisez-vous! C'est une sage-femme qui sera appelée auprès de ma fille.

— Mais si cependant quelque complication...

— Il sera temps d'appeler, en dernier ressort, une lumière de la science. Nous voudrions autant que possible un flambeau vieux et myope. Mais vous vous mettez là de baliverner en tête. Sachez que, dans ma famille, nous sommes des modèles de conformation.

— Je ne m'en suis jamais plaint...
— Il n'aurait plus manqué que ça. Elodie est une Vénus. Mais vous allez laisser là les polissonneries.

Il y a temps pour tout. Voulez-vous, oui ou non, vous occuper d'avoir une sage-femme, une dame experte dans les mystères de Lucine, pour parler plus noblement? Sinon, c'est moi qui m'en charge.

— Ne prenez pas cette peine. J'en fais mon affaire.
Et M. Potager dit ces derniers mots d'un ton péremptoire. Car il avait son idée.

II

Deux heures après, il sonnait chez son ami le docteur Venteloup.

Un charmant petit homme ce Venteloup. Menu, blanc et rose, avec de jolis yeux clairs, un pied mignon et la main potelée. Joyeuse figure encadrée d'une belle chevelure blonde. Un peu noceur, mais bon enfant et sans infatigabilité de sa personne, bien qu'il en eût encore moins que beaucoup de ses confrères. Mais il tuait les gens prestement, sans phrase et sans forfanterie ridicule. Les héritiers du quartier l'aimaient bien. Il avait été étudiant en même temps que M. Potager, celui-ci piochant Cujas et celui-là Crueveilhier :

— Quel bon vent t'amène, Alcide? dit le docteur en apercevant son vieux camarade.

— Ce n'est pas un vent, répondit gravement M. Potager. Puis, se rassérénant, après une grimace diplomatique : Je viens causer un peu avec toi du bon temps passé, fit-il.

— Volontiers. Je viens d'achever mes derniers malades tout à l'heure.

— Tais-toi! tu me fais froid dans le dos. Te souviens-tu de la rôti-seuse et de nos bons soirs de Bullier?

— Tiens! comme si c'était hier. Et Camille Pompiet? Et Rosalba! Et Voyageur! Les filles étaient belles dans notre jeunesse.

Elles le sont encore pour ceux qui sont jeunes, Timoléon.

— Crois-tu? Les mâts ont de la chance. « Être ou ne pas être, » a dit stupidement Shakespeare. Il y a quelque chose de pis qu'il a oublié. C'est : être à moitié.

— Parle pour toi, Timoléon; je suis encore aux trois quarts pour le moins.

— Vaniteux! eh bien! ce n'est déjà plus assez.

— Et le bal costumé chez ce pauvre diable de Piton, qui avait fait un caravansérail de son atelier?

— Au fait, qu'est-il devenu celui-là?

— Il fait de la charcuterie mathématique à Cincinnati, de la charcuterie de précision.

— Triste. Tu étais déguisé en chambellan chimérique.

— Et toi, en Diane chasserresse. Tu te souviens des conquêtes que tu fis?

— Ne m'en parle pas? J'en ris encore. Suzanne entre les deux vieillards. Ils étaient parfaitement convaincus, les deux biberes. Ils m'offraient des bijoux. L'un d'eux m'avait parlé à l'oreille d'un coupé mauve. J'ai dû partir, en me cachant. Que je voudrais revenir à ces heures de fête!

Et le docteur poussa un soupir à encourager le vent d'Audan qui souffle pourtant ferme à Toulouse, quelquefois.

III

— C'est ce que je venais justement te proposer! dit M. Potager.

— Comment, toi? un homme grave? un huisier audacien? tu voudrais te rhabiller en porteclefs d'un souverain étrange et danser le cancan!

— Moi! non. Mais toi.

— Que je me remette en Diane chasserresse! avec mon bedon! Y penses-tu?

— Il ne s'agit pas de plaisanter, mais de me rendre un immense service. Tu es imberbe, fleuri de teint, avenant comme en ce temps-là.

— Tu me flattes.

— Il le faut pour te décider. Enfin tout le monde t'avait fort bien pris pour une femme, et tu pourrais encore donner la même illusion, en t'affublant de frusques féminines.

IV

diennes? Et, plus tard, à l'époque de la douloureuse transformation, quand elle restait alanguie et prostrée des jours durant, la face pâle et les paupières bridées, quel sentiment arrêtaient ses parents devant elle, réfrénant à leur gorge les paroles initiatrices qui l'auraient soulagée, sinon un sentiment d'infériorité devant cette image de pureté qui devait ignorer les misères et les servitudes animales?...

Ils s'adoraient. Jeanne était vierge. Ils étaient libres, vivaient en pleine nature, n'ayant pour tiers à leur intimité que la belle ignorance de leur jeunesse.

Leur amour datait d'un jour qu'ils s'étaient trouvés face à face chez la tante de Pascal, tante Nine. Elle, en deuil de son père mort deux mois auparavant; lui, maussade, mal éveillé d'une enfance solitaire, écoulée entièrement au pied des collines entre son père, mort aussi, un vieillard maniaque et chagrin qui passait ses journées à regarder, assis au seuil de sa maison, les nuages s'accrocher à la cime des rocs, et de pauvres âmes silencieuses de paysans... Jeanne et Pascal s'étaient contemplés un moment, puis indifférents, avaient écouté la malicieuse tante qui, sans qu'ils y prissent garde, les observait, les comparait, les mesurait et finalement les trouvait parfaitement assortis. Peu à peu, à ne rien dire, leur indifférence tournait à l'aigreur; ils se gênaient l'un l'autre, s'ingéniaient à ne point croiser leurs regards, à ne pas risquer un mot, comme si un regard ou un mot furtif pouvaient avoir une influence décisive sur leur avenir. Ce qui avait attaché à la vieille femme, un peu nerveuse ce jour-là, et qui allait de sa table de travail à son épinette sans mettre la main jamais sur ce qu'elle cherchait, cette exclamation :

— Je n'en ai aucune envie, crois-le bien. Je me sens résigné à mon sexe défilant.

— Il faut cependant que tu le fasses pour me sauver d'une affreuse situation.

— Ah! mon Dieu! comme tu dis ça! Veux-tu donc emporter une caisse à la frontière sous couleur d'une aventure d'amour?

— Il y va de la santé de la femme que j'adore et qui va me donner un rejeton.

— Le premier après dix ans de ménage! Enfin, mieux vaut tard que jamais. Tu veux me confier l'intimité de ce jeune officiant dans la société?

Précisément. Seulement tu ne peux t'en charger comme ça.

— Pourquoi donc? s'il te plaît.

— Parce que ma belle-sœur, une idiote comme les autres, ne veut admettre qu'une sage-femme auprès de sa fille.

— Et tu voudrais que je me déguise en sage-femme?

— Tu as enfin deviné.

— Écoute, Alcide, je t'aime bien, mais ce que tu me proposes-là m'expose au dernier ridicule.

— Qui le saura? C'est à prendre ou à laisser. Un ennui que tu me donnes et mille francs que tu perds.

— Enjôleur! Voyons, une sage-femme un peu cosquée, n'est-ce pas! Tout en noir. Chapeau à fleurs modestes et les gants de Suède. Un pince-nez, peut-être?

— Je te dis que tu seras adorable.

— Tope donc! j'ai mon costume prêt et j'attends le signal.

Quand je vous disais que le docteur Venteloup était un bon enfant. Lui, refuser mille francs à un ami! mille francs recevoir, s'entend. Jamais.

IV

Le grand jour est venu. *Hec dies quam fecit Dominus*, comme dit l'Écriture. Le docteur a tenu sa promesse. Il travailla sous le faux nom de madame Tapinois, sage-femme de première classe, à l'enseigne du Chou du Liban. Vous n'attendez pas que je vous introduise

Dans la tiède senteur des chambres d'acconchées,

comme dit un vers faussement attribué à François Coppée; tenons-nous plutôt dans la chambre à côté, où madame Scylla, trop nerveuse pour assister à l'opération, pousse de petits cris en se roulant sur un canapé, comme si ses propres entrailles étaient en jeu, où M^{lle} Agathe, à genoux des *Pater* et des *Ave* pour l'heureux délivrance de sa sœur, où M^{lle} Dorothee voudrait, en insinuant son petit nez de furet, fluet, rose et intriguant, par le trou de la serrure, Quant à M. Potager enchanté de la ruse, il encourage la patiente à mille propos bienséants.

— Tout le monde a passé par là. Les hommes ont des coliques néphrétiques, les femmes ont des coliques menstruelles, et n'ont, pour les oublier, que d'être d'un petit caillou. — Une minute après on n'y pense plus. — Il n'y a que le premier pas qui coûte, et c'est tout se font seuls. — Un peu de patience, et c'est fait.

On le père a passé, passera bien l'enfant, a dit le poète... et maintes autres béatitudes.

Cependant un grand cri fut entendu dans l'hama. Un grand cri, — puis un silence; — les plaintes confuses d'une vague qui se retire, et le geignement aigrelet d'une crécelle en bois mouillé.

C'est le salut à la vie du nouveau né.

Madame Scylla halète, les yeux grands ouverts comme des portes. Mademoiselle Agathe s'est relevée, et mademoiselle Dorothee est rouge d'impatience de savoir.

Tout à coup, la fausse madame Tapinois entre :

— Eh bien!

— Une fille! une fille superbe!

V

— Au moins a-t-elle le signe? dit-il névrosement madame Scylla.

— Quel signe? fit le docteur en jupon.

« Eh bien! en voilà deux qui ne se marieront pas! »

Comme ils levaient la tête dans un égal mouvement de surprise, la tante avait rougi, perdu contenance et essayé d'expliquer ce qu'elle avait voulu dire. Est-ce qu'ils ne se connaissent pas? Et n'était-ce pas trop drôle de les voir louche close, tous deux, si timides?...

Non, ils ne se connaissent pas. Ils ne s'étaient jamais vus; les rencontres fortuites au hasard des réunions familiales ne les avaient jamais vraiment rapprochés, et ils ne gardaient, au fond, aucun souvenir de camaraderies occasionnelles. Même après l'impromptive sortie de tante Nine, ils n'éprouvaient pas l'envie de lier plus amplement connaissance.

... Mais l'heure de partir... La bonne demoiselle cherche ses socques, et c'est un fait exprès : comme il pleut et qu'elle ne peut s'en passer à cause de ses douleurs, elle ne les découvre pas. Sans malice cette fois, elle offre à Jeanne la protection de son neveu.

« Mais... »

— « Ne rougis donc pas ainsi, petite... Qu'est-ce que tu redoutes. »

Et quand, après avoir hésité, rougi encore, ils sont enfin dans l'escalier :

« Reviens souvent, Jeanne... Tous les soirs, si tu veux. »

Sous la pluie, Jeanne et Pascal s'éloignent. Ils marchent sans se parler comme tout à l'heure. Ils ne trouvent rien à se dire; il a fallu une originale comme tante Nine pour jeter dehors, dans la nuit, deux jeunes gens qu'aucune amitié ne lie et qui ne veulent certes pas faire connaissance aujourd'hui. Un poids horrible est sur leur poitrine; il leur tarde d'arriver, et pourtant quand ils sont enfin devant la maison de Jeanne, ils restent, à l'apogée de main d'adieu, debout, frissonnants, sans aucune

— Là! au dessous des reins, derrière la cuisse gauche?

— Mais quoi! insiste Venteloup intrigué.

— Est-ce que je sais, moi! Mais dans notre famille, toutes les femmes portent un signe à cette place; toujours l'image minuscule, mais parfaitement distincte d'un légume. C'est selon la saison. Ainsi moi qui vous parle, je suis née en juin et c'est un petit pois.

— Vraiment?

— Au fait, entre dames, on peut bien se montrer! ajouta madame Scylla, et avant que la feinte sage-femme ait eu le temps de protester, elle avait soulevé sa jupe et mis le doigt de sainte Thomaie sur un grain de beauté sis comme il a été dit plus haut.

Le derrière de la vieille était ridé comme une poire cuite, et ce fut un spectacle peu réjouissant pour M. Venteloup.

— Ça me vient de ma tante! conclut celle-ci. Agathe, qui est du mois de décembre, a une lentille comme son aïeule maternelle, et Dorothee, qui vint au monde en août, porte un haricot à l'instar de sa bisaiette. Montrez à la dame, mes enfants, c'est très curieux et, entre femmes, on n'a pas à se gêner.

Pour le coup, ce fut un tableau beaucoup plus appétissant. Des rougeurs de pommes d'api sur un fruit beaucoup plus volumineux.

N'y tenant plus, Venteloup s'enfuit. Car c'était, au demeurant, un honnête homme incapable d'abuser de la situation étrange créée par le caprice de madame Scylla. Mais ce départ précipité mit celle-ci dans un étonnement mêlé de colère.

— Voulez-vous parier, dit-elle à ses filles également surprises, que cette madame Tapinois porte aussi sur elle quelque signe ridicule qu'elle n'a pas osé nous montrer!

Armand SYLVESTRE.

NOUVELLES ET ÉCHOS

L'ouverture du Grand-Théâtre aura lieu le 5 octobre. Le dimanche 7, représentation de gala.

La troupe Simon va donner à la salle Indienne du Théâtre-Bellecour plusieurs représentations de *Décors*. A propos de ce théâtre disons que les travaux pour l'installation de la lumière électrique vont bientôt commencer, et peut-être d'autres modifications seront-elles apportées à la salle de spectacle.

Le 6 octobre, ouverture du cirque Rancy avec le dompteur Salvator.

Lire aujourd'hui le deuxième numéro du *Caprice*, petite feuille illustrée par un de nos jeunes artistes lyonnais. Dans le premier numéro, il y avait des dessins chargés très réussis.

A la suite de la réception de *Roméo et Juliette* à l'Opéra, M. Gounod a l'intention d'ajouter un morceau d'ensemble à l'acte du ducl. L'auteur vient d'en faire la lecture à un des directeurs de l'Opéra.

Une bonne nouvelle pour les sportmen : On nous annonce la formation prochaine d'une nouvelle Société hippique qui aurait, dit-on, l'intention d'acheter le parc de Bonneterre.

Il y a eu des pourparlers à ce sujet avec les administrateurs de la Société des courses de Lyon.

Nous formons des vœux ardents pour la réalisation de ce projet. Il est vraiment regrettable de songer que les réunions sportives de Bonneterre, tant appréciées du public lyonnais, restent sans retour.

M^{me} Judic se rend en Espagne passant par Bordeaux. Elle jouera successivement : dans le chef-lieu de la Gironde, à Saint-Sébastien, à Madrid, à Lisbonne et à Barcelone.

volonté, comme si dès à présent ils devaient être toujours l'un près de l'autre.

« Monsieur Pascal, je suis chez moi... Merci... »

Il tient sa main. « Monsieur Pascal... » Et quand il comprend :

« Vous savez que tante Nine a dit tous les soirs, Mademoiselle. »

Quelque chose de solennel descend en eux, et ces banalités, ils les prononcent avec émoi, dans une intonation grave que leur voix n'a jamais eue. Ils oublient pour quel motif ils sont ensemble, s'ils doivent s'en aller ou rester ainsi éternellement à se regarder; leurs yeux brillent, leurs mains brûlent, et rien ne les sollicite du bruit ni du mouvement ambiants, comme s'ils n'appartenaient plus à la terre.

Tante Nine, quand Pascal rentra, ne bougea pas, ne lui posa pas une question. Elle était à son épinette; ses doigts longs et secs, avec une intention d'ironie peut-être, coururent un peu plus vite sur les touches, et ce fut tout. Pascal ne songeait plus à elle, et elle n'avait pas l'air de soupçonner que Pascal était présent. Le dîner eut lieu dans la même attitude. On était au dessert, que l'un ni l'autre n'avaient desserré les dents. Pascal allait distrairement, les yeux rivés à la lampe et, suivant l'expression de tante Nine, quand elle lui rappela plus tard cette conjoncture, « regardait sans voir. » Car, elle l'observait, la fine vieille! et tout à coup, quand elle le jugea bien enfoncé dans son rêve, bien absent :

« Mon neveu..., verse-moi à boire... »

Elle avait de ces ruses. Pascal abaissa les yeux, comprit qu'elle l'avait épîé et, se troublant, lui emplit son verre jusqu'au bord.

« Mais vois... vois donc ce que tu fais. »

Et, doucement, le voyant confus davantage, elle sourit...

Son répertoire est uniquement composé d'opérettes parmi lesquelles nous citerons : *la Belle Hélène, la Grande Duchesse, la Périchole et la Mascotte*.

L'absence de la pensionnaire de M. Bertrand durera quarante jours, pendant lesquels elle donnera trente représentations, qui lui seront payées au total 50,000 francs, plus les frais de voyage pour elle et sa femme de chambre.

M^{me} Judic rentrera en France par Marseille. On prête à M. Dalbert l'intention de profiter de son retour pour engager la diva à donner deux représentations au théâtre des Célestins.

Si M. Dalbert met l'idée qu'on lui prête à exécution, il aura droit à nos félicitations.

Il faut songer que M^{me} Judic n'est pas venue à Lyon depuis bientôt six années, si nous avons bonne mémoire.



CHRONIQUE MUSICALE

Il est dans les habitudes de toutes les directions de présenter au public, quelque temps avant l'ouverture du théâtre, le tableau du personnel artistique et administratif pour la nouvelle saison. Jusqu'ici un silence absolu a seul répondu à nos vaines interrogations.

Si, comme on le dit, l'ouverture se fait le 5 octobre, il faudrait pourtant se hâter de commencer les répétitions, surtout si l'on veut offrir un spectacle de gala au Président de la République, et lui donner un échantillon de notre bon goût et de notre savoir-faire en matière théâtrale. S'il ne s'agissait que de nous, amateurs, habitués aux scandaleuses représentations de débuts, nous n'aurions garde d'insister, ce serait peine perdue; mais pour une fois, exceptionnellement, ne pourrait-on pas entrer immédiatement en répétition; que dis-je, ne devrait-on pas déjà y être depuis huit jours et commencer alors par un opéra parfaitement su et qui, à défaut d'autre mérite d'exécution, aurait au moins ces qualités d'ensemble qu'on recherche tant mais qu'on ne trouve jamais les premiers jours de débuts.

Et puisque je parle des répétitions que je voudrais voir plus nombreuses, avant l'ouverture, je ne puis m'empêcher de fixer ici quelques observations que j'ai faites à cet égard et que la direction ferait bien de méditer, elles sont toutes dans son intérêt. Prenez la première, la seconde ou la troisième représentation, quoique les artistes ne réalisent pas la moitié du rêve du public, on les écoute cependant sans trop murmurer; arrive le « rataplan » des *Huguenots* ou le chœur des soldats de *Faust*, je prends au hasard, alors l'orage se déchaîne dans toute la salle. Ce qui n'était que des rires étouffés, devient des ricanelements. Les sœurs grondements se tournent en une tempête effroyable de cris et de vociférations de toutes sortes. Les artistes qui sont en scène aussi bien que les autres qui se tiennent dans la coulisse restent interdits et quelque peu paralysés, l'assurance leur manque et lorsqu'il leur faut attaquer, bernique! plus de voix, la tempête de la salle vient de tout emporter. C'est une débânde générale. Tout cela par la faute des chœurs, souvent, toujours mal composés, qui, manquant de répétitions, ont chanté faux avec de mauvaises voix et sans ensemble. Quant au ballet, il

Les jours furent lents à s'écouler qui suivirent. Pascal retrouvait devant Jeanne, le sentiment de défiance de la première entrevue. Elle était d'abord revenue, obéissant aux invitations réitérées de tante Nine, elle venait régulièrement à présent, obéissant à un ordre qui n'émanait pas de sa volonté et que cependant elle s'en serait voulu d'enfreindre. Pascal désirait ardemment son retour, passait une partie de ses journées à l'attendre, et quand elle était là, après deux minutes d'entretien, fuyait en compagnie de son ami Pigaille, son innocent complice. Dehors, il ne se possédait plus, n'avait qu'un désir : rentrer, et il n'avait un peu de repos que le lendemain, aux approches du retour de Jeanne.

Tous deux ainsi étaient malheureux. Les jours où elle ne venait point, il la croyait à jamais perdue pour son adoration. Et il sortait, quittait Pigaille, allait rôder autour de la demeure de Jeanne, comptant sur une circonstance heureuse, qui la lui ferait rencontrer.

Il en était aux délicieuses et torturantes prémisses : ils se sentaient liés par des fiançailles tacites, des paroles qu'ils n'avaient pas échangées mais qu'ils connaissaient l'un et l'autre. Et ils retardaient le définitif avec, comme si les heures, les jours et les mois, ne comptaient pas dans l'éternité de leur amour... Jeanne, elle-même, ne semblait pas tenir autrement à Pascal; elle lui répondait sans expansion et, dès qu'il était parti, elle regretait amèrement de ne rien avoir fait pour le garder, attachait sur la porte ses yeux obstinés, comme s'il allait la franchir d'une minute à l'autre, — et, au fond de son être, boudait ce jeune homme qui la dédaignait et qu'elle savait, en dépit de tous, appelé vers elle irrévocablement.

Jean TRIBALDY.

(La suite au prochain numéro.)



2 FEUILLETON DE LA VIE LYONNAISE

ADULTÈRE

LIVRE PREMIER

(Suite.)

III

Les épaules de Jeanne étaient larges et l'attache de son cou fine et ferme à la fois. Elle était la fin d'une race de travailleurs et sa beauté était exempte de mièvrerie. Fille de la lumière, venue en un de ces faubourgs de la vieille ville, constamment ensoleillée presque, — la lumière circulait en elle, jeunesse à ses joues, candeur à ses yeux, sourire à ses lèvres. C'était l'épouse, née pour les noces fécondes, non la fille créée pour les folies et les caprices. De son front à ses pieds, la ligne de son corps était chaste, d'une harmonie tranquille et il n'y avait en elle aucune induction à la perversité. Elle résumait la santé et la grâce.

Autrefois, dans ses temps premiers, avant que la science de vivre lui fût révélée, elle était pour ceux qui l'approchaient, une créature d'élection, trop parfaite pour les œuvres terrestres, et les gens autour d'elle épurèrent leur langage, corrigèrent leurs gestes, s'attachaient à paraître plus hauts, plus instruits, meilleurs. Étaient-ce alors ses formes grêles d'adolescente, ses limpides yeux, sa faiblesse même, qui lui donnaient ce pouvoir suprême sur son entourage? Était-ce sa lente démarche, ses regards droits et doux, le charme délicat de sa petite personne qui faisaient les gamins respectueux au long des rues où elle passait au bras de son père, après les classes quoti-